

Entre les murs à Granville

Yann Forestier

Lycée Le Verrier

Saint-Lô

Lundi dernier, l'association locale de ciné-débats a organisé au cinéma de Granville une projection du film *Entre les murs*. Grand succès : la grande salle était comble, au point que j'ai dû suivre le film assis par terre. Mais au-delà de ce constat réconfortant de l'intérêt non démenti de nos concitoyens pour les débats sur les questions vives de notre temps, c'est le débat qui a suivi qui m'a le plus frappé.

Que voit-on, en effet, dans ce film, adaptation fidèle du livre de François Bégaudeau ? Des scènes qui, par leur désespérante banalité, donnent à cette fiction, issue d'un témoignage, une apparence de documentaire. Un jeune professeur de lettres fait ce qu'il peut pour faire progresser autant que possible les élèves d'un collège enfermé dans l'un des quartiers les plus déshérités de la capitale. Ce n'est pas la banlieue, mais cela y ressemble. Un détail surprend toutefois, dans ce très réaliste étalage de misère aussi bien financière que sociale et culturelle : entre les murs de ce collège, le plus démuné n'est peut-être pas celui qu'on croit.

François Marin, le professeur joué par François Bégaudeau lui-même, confronté sans cesse à l'imprévu, est toujours pris au dépourvu. Face à l'élève qui n'a pas ses affaires, face à celui qui l'insulte en classe, face au collègue désespéré, face à la jeune fille qui refuse le dialogue, face à celle qui confesse à la fin de l'année qu'elle n'a rien compris à ce qui s'est fait, face aux réactions incontrôlables qui fusent dans la classe, François Marin est dépassé. Avec toute la bonne volonté du monde (et, il faut le remarquer, un vrai souci de faire s'exprimer ses élèves), il tente de rebondir sur des remarques inattendues pour évoquer une règle de grammaire ou une notion de vocabulaire, il essaie un peu en vain de rappeler certains principes du vivre-ensemble, il entame le dialogue comme il le peut, il s'efforce d'être à l'écoute... Mais tous ces coups de sonde renvoient une terrible impression d'improvisation. Au mieux, le cours perd toute structure ; au pire, le professeur tombe dans la vulgarité, fait des remarques blessantes ou tente de régler ses comptes en prenant à partie ses élèves dans la cour de récréation, provoquant un attroupement qui l'accule vite à la fuite. Et, illustration de l'impasse, l'utilisation si fréquente d'un argument d'autorité si mal venu en la circonstance : "vous devez comprendre que vous vous adressez à un adulte, et qu'il y a

des choses qu'un adulte peut dire à un élève mais qu'un élève ne peut pas dire à un adulte !"

Situation ordinaire, à vrai dire. Compte tenu de l'étendue des problèmes auxquels il est confronté, on comprendra qu'il perde facilement pied. Il est facile de juger des difficultés professionnelles du professeur de ZEP urbaine quand on enseigne dans un lycée manchois. Mais dans un établissement qui a tant de problèmes (François Marin rappelle à ses collègues qu'il a assisté l'année précédente à pas moins de douze conseils de discipline), comment se fait-il que le travail d'équipe soit si peu pratiqué ? Que l'administration et l'équipe de vie scolaire soient si peu présentes ? Que si peu de procédures de règlement des conflits aient été mises en place ? Qu'on connaisse si mal les parents ? Comment se fait-il qu'un professeur qui entame sa quatrième année dans le même établissement commette autant de bourdes en réagissant à des situations qu'il ne peut rencontrer pour la première fois ?

Bien des pédagogues sont passés là où François Marin échoue aujourd'hui. Beaucoup ont tenté, ont expérimenté, ont parfois réussi, sinon à tout arranger, au moins à éviter des pratiques, des comportements, des paroles propres à aggraver une situation déjà extrêmement tendue. Beaucoup de collègues, parfois plus difficiles encore que celui où est tourné le film, ont eux aussi essayé de faire vivre une équipe éducative capable de créer une atmosphère sécurisante, tant pour les professeurs que pour les élèves. Entre les murs, on n'essaie rien. On ne tente rien. On laisse le prof seul (recruté sur des critères purement universitaires pour faire un métier de relations humaines) puiser dans sa bonne volonté et on se parle surtout pour constater qu'on est dans une impasse.

Après tout, c'est peut-être la situation de la majorité des collègues. Mais le plus désespérant, dans l'histoire, réside dans les réactions du public, composé manifestement d'une grande majorité d'enseignants. Non, me dit-on, François Marin n'est pas un mauvais prof qui se laisse dépasser. C'est même un très bon prof, qui fait ce qu'il peut, qui s'efforce d'être compréhensif, qui n'abdique pas et ne renonce jamais, qui essaie de valoriser ses élèves quand il le peut.

D'accord. Mais face aux enjeux d'aujourd'hui, est-ce bien tout ce qu'on peut attendre de l'école : avoir des professeurs compréhensifs et de bonne volonté ? Manifestement, la réponse est oui. Face à la crise, il n'y aurait donc rien de plus à tenter, et, puisque François Marin, au bout du compte, réussit peu et trébuche beaucoup malgré ses efforts, rien à espérer. Les idées de Freinet, les propositions de Oury, les trouvailles de Korczak, les expériences des collègues Clithène ou Anne-Franck, les voies ouvertes à l'innovation par les lois et règlements de l'Education nationale n'inspirent personne. D'ailleurs, si François Marin échoue, c'est parce qu'il ne peut réussir : l'idée qui ressort du débat est qu'on ne peut demander à l'école de résoudre les problèmes de la société. On ne va tout de même pas accuser François Marin d'avoir une responsabilité dans l'accroissement des inégalités et la ségrégation sociale !

Moralité : si on est professeur, il faut travailler avec le maximum de bonne volonté pendant quelques années (eh oui, c'est le purgatoire de la ZEP) en sachant très

bien qu'on aura des satisfactions limitées, avant d'avoir assez de points pour être muté dans un lycée tranquille... ou assez de génie pour écrire un livre qui permette de quitter le statut d'enseignant pour gagner celui d'écrivain !

Plus grave, peut-être : si on ne peut pas faire mieux que François Marin, ce film ne nous montre-t-il pas que, dans la plupart des cas, tous les efforts qu'on peut tenter pour nouer le dialogue, faire s'exprimer les élèves, s'appuyer sur leurs centres d'intérêt, faire preuve d'indulgence, discuter avec les parents aboutissent à des renoncements inadmissibles ? En tentant tout cela, le héros met en jeu son autorité (bafouée plus d'une fois), fait de graves concessions dans les savoirs à transmettre (on voit ainsi un débat sur la Coupe d'Afrique des Nations (!) qui finit dans le désordre et les querelles) et ruine son statut de modèle en perdant le contrôle de soi-même. Gageons que bien des intellectuels, qui aiment s'exprimer sur les questions scolaires au nom des souvenirs qu'ils ont du temps où ils enseignaient dans quelque khâgne du Quartier latin, vont venir nous dire que ce témoignage cinématographique apporte la preuve que la volonté de se rapprocher des élèves (de "mettre l'élève au centre" ? N'est-ce pas ce qu'essaie de faire le personnage principal ?) conduit inévitablement à la démagogie et au désordre. Au lieu de s'égarer ainsi, on ferait mieux de restaurer l'autorité, les savoirs construits, etc, etc....

Laurent Cantet pourra bien sûr nous dire qu'il ne faut surtout pas regarder son film comme un documentaire. Certes. Mais tout, dans sa genèse comme dans sa réalisation, contribue à entretenir l'ambiguïté... et fera naître bien des malentendus.